

**Lire,
interpréter,
actualiser**

*Nouvelle édition
augmentée*

*Préface de
François Cusset*

Yves Citton

est professeur de
littérature à

l'université de

Grenoble-Alpes et
co-directeur de la

revue *Multitudes*. Il a

publié, aux Éditions

Amsterdam, *Zastro-
cratie, Mythocratie et*

L'Envers de la liberté,
et plus récemment,

aux Éditions du Seuil,

Pour une écologie de

l'attention.

Ce livre est un plaidoyer pour les lectures actualisantes, qui cherchent dans les textes littéraires d'hier matière à réfléchir sur les problèmes d'aujourd'hui et de demain. Voyant dans la lecture le modèle de constitution de notre réalité humaine et sociale, il propose une cartographie du rôle nouveau que les activités d'interprétation sont appelées à jouer. La théorisation rigoureuse des méthodes, des enjeux et des limites du geste actualisateur s'articule sur une prise de position politique, dénonçant les angles morts et les perspectives étiquées du néo-conservatisme dominant.

Lire, interpréter, actualiser voudrait donc faciliter l'accès aux problématiques actuelles de la théorie littéraire – désormais partie prenante des humanités numériques et des études de media comparés –, de la réflexion herméneutique et des multiples noeuds unissant biopolitique, capitalisme cognitif et économie des affects. Son ambition : faire des études littéraires le lieu d'une discipline exaltante, au cœur de notre plus brûlante actualité.

Lire, interpréter, actualiser

Yves Citton

ISBN : 978-2-35480-149-6



9 782354 801496

Études littéraires

23 €

A

Yves Citton

Lire interpréter actualiser

Pourquoi
les études littéraires ?



Éditions Amsterdam

Chapitre xv

Numérotisation

Quelle chose de majeur est arrivé aux études littéraires au cours des vingt dernières années, avec des effets variables et étalés dans le temps, selon les continents et les pays. À ce jour, en France, l'impact s'en voit davantage dans les demandes de financement que dans les résultats de recherche. Il promet d'être considérable (même si toutes les promesses n'en sont pas tenues). Cette chose a pour nom *Humanités numériques* – et il convient de réfléchir brièvement à la façon dont elle est en train de reconfigurer le périmètre et les tâches des études littéraires. Rien ne devrait empêcher que ce soit de continuer à faire ce qu'il faisait avant l'ère du numérique ubiquitaire. Mais il le fera d'autant mieux qu'il percevra plus finement le nouveau contexte dans lequel il est désormais voué à le faire.

Numérisation

À la suite du site *fabula.org*, qui a su très tôt mobiliser les vertus d'Internet pour lancer de nouvelles dynamiques de recherche, toute une génération de jeunes littéraires a monté des listes de discussion, des blogs, des carnets de recherche, des colloques, des publications collectives et des manifestes pour faire des humanités numériques davantage qu'un simple attrape-mouche pour financements volatiles. Après

des ouvrages à vocation d'introduction qui s'interrogeaient sur les mutations numériques de l'humanisme¹, après des collectifs donnant un panorama riche et suggestif de ce champ émergent², le temps est déjà venu de publier le bilan des premières vagues de recherches³. Rappelons que c'est le prêtre jésuite italien Roberto Busa qui peut être crédité d'avoir été parmi les premiers, dès l'immédiat après-guerre, à avoir mobilisé les ordinateurs pour imaginer des lectures machiniques de l'œuvre de Saint Thomas d'Aquin, relayé bientôt par le courant des *humanities computing*; que ce sont les années 1980 qui ont vu ce type de travail se multiplier avec le développement des ordinateurs personnels, le lancement de la TEI (*Text Encoding Initiative*, visant à formaliser le système de balisage des textes selon des méta-catégories standardisées) et des premières listes de diffusion servant de séminaires déterritorialisés; mais que l'expression *digital humanities*, traduite par «humanités numériques» ou «humanités digitales», ne décolle véritablement qu'avec l'explosion d'Internet au tournant du millénaire.

Rappelons aussi les enjeux les plus souvent soulignés de cette évolution : le numérique instaure de nouveaux modes d'archivage mais aussi, voire surtout, de lecture des sources; de l'histoire à l'esthétique, en passant par la littérature et la conception des bibliothèques, ce sont tous les savoirs et toutes les pratiques universitaires qui se trouvent reconditionnés par une nouvelle «transdiscipline» qui vient traverser et hybrider les différents domaines; les humanités numériques sont porteuses de nouveaux modes de travail (plus collaboratifs et plus horizontaux), de nouveaux lieux de production (des *medialabs* à parfum de *fablabs*), de nouveaux publics (excédant largement les seuls cercles universitaires).

1 Milad Doueichi, *Pour un humanisme numérique*, Paris, Seuil, 2011.

2 Marin Dacos (dir.), *Read/WriteBook. Le livre inscriptible*, Marseille, OpenEdition, 2010 et Pierre Mounier (dir.), *Read/Write Book 2. Une introduction aux humanités numériques*, Marseille, OpenEdition, 2012. Les deux sont disponibles en libre accès sur le site de OpenEdition à l'adresse <http://books.openedition.org> [consulté le 11 décembre 2016].

3 Olivier Le Deuff, *Le temps des humanités digitales. La mutation des sciences humaines et sociales*, Limoges, éditions FYP, 2014.

Une certaine aspiration politique de démocratisation des savoirs semble inhérente au mouvement global des humanités numériques. Émergées au moment où Internet apparaissait comme une promesse d'échange sans barrière et d'accès universel, libre et gratuit, elles ont été porteuses de revendications indissociablement épistémologiques, sociales et politiques. Le *Manifeste des Digital Humanities* lancé en mai 2010, lors d'une réunion de THATcamp à Paris, affirmait fortement ce principe d'ouverture : «Nous, acteurs des *digital humanities*, nous nous constituons en communauté de pratique solidaire, ouverte, accueillante et libre d'accès. [...] Nous lançons un appel pour l'accès libre aux données et aux métadonnées. Celles-ci doivent être documentées et interopérables, autant techniquement que conceptuellement⁴.» Dans la logique de ce manifeste, Marin Dacos défend aujourd'hui le principe de «bibliodiversité», contre le régime de «monoculture» vers lequel nous dirige la coïncidence a) de pratiques d'évaluation automatisées par facteur d'impact, b) de l'exclusion des sciences humaines et sociales d'une plateforme comme le *Web of Science* et c) du rôle dominant accordé à certains *core journals* dont les partis-pris idéologiques imposent leur autorité à tout un champ de recherche⁵.

Si une révolution est bien à l'œuvre, elle ne consiste toutefois nullement à «remplacer» les humanités traditionnelles par les humanités numériques. Le *Manifeste* de 2010 cherchait à neutraliser toute opposition simpliste entre les deux : «*Les digital humanities* ne font pas table rase du passé. Elles s'appuient, au contraire, sur l'ensemble des paradigmes, savoir-faire et connaissances propres à ces disciplines, tout en mobilisant les outils et les perspectives singulières du champ du numérique» (§2). Malgré l'association imaginaire des humanités numériques à des grosses machines et à des gros budgets suspectés d'emprises impérialistes, les praticiens insistent à présenter leur travail comme relevant d'un bidouillage (*hacking*) fortement artisanal qui induit

4 Disponible en ligne sur <http://tcp.hypotheses.org/318>, § 5 et 9 [consulté le 11 décembre 2016].

5 Marin Dacos, «Bibliodiversité et accès ouvert», disponible sur <http://marin.dacos.org/bibliodiversite-et-acces-ouvert/> [consulté le 11 décembre 2016].

un redéploiement des pratiques interprétatives, tout au contraire d'entraîner leur liquidation dans des flux de données gérées en traitement automatisé.

Stratification

Pour mieux saisir les enjeux épistémologiques et politiques des humanités numériques, on peut s'inspirer de David M. Berry qui propose de scander leur développement en trois strates – appelées à se superposer entre elles bien davantage qu'à se remplacer l'une l'autre. Les *humanités numériques 1.0* s'attachent, depuis Roberto Busa, à explorer et expérimenter comment des moyens de traitement numériques peuvent enrichir notre accès, nos connaissances et notre compréhension de corpus (littéraires, artistiques, historiques) déjà définis et valorisés comme tels. Qu'il s'agisse de l'œuvre doctrinale de Thomas d'Aquin, de l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot, de l'édition du *Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry ou des manuscrits de Stendhal⁶, on se situe ici dans ce que Franck Cormerais a appelé une « approche «restreinte» des humanités digitales [qui] s'intéresse principalement à la numérisation des corpus, à l'encodage textuel, à la fouille des textes ou extraction, à la lexicométrie et à la cartographie des données⁷. »

Ce travail n'est nullement ancillaire : derrière l'expression fausement réductrice de « numérisation de corpus », appliquée de façon indiscriminée depuis le traitement industriel aveugle opéré par Google Books jusqu'au travail érudit mené par une équipe de philologues, on devient vite sensible à l'importance de toute une série de choix, d'inventions, de théorisations, de partages, de détails, de nuances, de spécialisations qui renouvellent à la fois les disciplines et les corpus qui en bénéficient. Alexandre Gefen remarque pertinemment qu'en

fonction du raffinement, de la rigueur et de la puissance heuristique des procédures impliquées, « c'est par un facteur cinquantuple qu'aurait été multipliés le temps de travail, la taille du fichier et la densité informationnelle exploitable⁸. » Ce type de travail n'est donc nullement « restreint », puisque c'est de lui qu'émergent l'infinité de questions indissociablement philologiques et théoriques qui enrichissent à la fois notre accès aux documents (textuels, visuels, sonores) et les modes de lecture et d'interprétation qu'ils appellent.

Plutôt qu'à opposer cette approche « restreinte » à une approche « globale », comme le suggère Franck Cormerais, il semble utile de revenir à un autre texte à vocation de manifeste, publié sur Internet en 2008 sous le titre de *Digital Humanities Manifesto 2.0* – traduit tardivement en français dans la revue *Multitudes* – de Jeffrey Schnapp, Todd Presner, Peter Lunenfeld et Johanna Drucker⁹. Ces *humanités numériques 2.0* se reconnaissent à leur caractère *qualitatif* (allant bien au-delà du seul traitement automatique de grandes quantités de données), *interprétatif* (inscrivant le travail d'archivage, de description ou de mise en forme au sein d'une réflexion où l'heuristique n'est jamais dénuée de questionnements herméneutiques), *expérientiel* (impliquant le chercheur ou la chercheuse comme sujets socio-politiques agissant à partir de modes cognitifs, de sensibilités, de besoins et de solidarités multiples et parfois contradictoires), *affectif* (incluant les dimensions de désirs, de peurs et d'espoirs qui animent nos agendas de recherche) et *génératif* (ne se contentant pas de numériser des corpus préexistants, mais profitant de la puissance du numérique pour découvrir, explorer, constituer, composer, créer des corpus inédits, voire impensables auparavant). Si les deux premières caractéristiques (qualitatif et interprétatif) concernent en fait déjà les travaux de la strate précédente, comme on l'a vu ci-dessus, les trois dernières (expérientiel, affectif,

8. Alexandre Gefen, « Les enjeux épistémologiques des humanités numériques », *Socio, Éditions de la Maison des sciences de l'homme*, n° 4, 2015, §5, disponible en ligne sur <https://socio.revues.org/1296> [consulté le 11 décembre 2016].

9. Voir « Manifeste pour des humanités numériques 2.0 », *Multitudes* n° 59, été 2015, p. 181-195. Ces auteurs ont ensuite publié un ouvrage qui reste la meilleure initiation aux humanités numériques : Anne Burdick, Johanna Drucker, Peter Lunenfeld, Todd Presner, Jeffrey Schnapp, *Digital Humanities*, Cambridge (MA), MIT Press, 2012.

6. Voir l'ARTFL Encyclopédie Project sur <https://encyclopedia.uchicago.edu/>, le projet ARTAMène sur <http://www.artamene.org>, et les manuscrits de Stendhal sur <http://manuscripts-de-stendhal.org/> [consultés le 11 décembre 2016].

7. Franck Cormerais, « Humanités digitales et (re)organisation du savoir », in Le Deuff, *Le temps des humanités digitales*, op. cit., p. 138.

général) marquent l'ajout d'une nouvelle strate de questionnements et de pratiques. L'enjeu est désormais de tramer de nouvelles formes de connexions, d'écoutes, d'échanges et de collaborations entre les mondes encore trop isolés des recherches universitaires, des hobbies culturels, des pratiques artistiques et des interventions activistes – en mobilisant les nouvelles possibilités du numérique pour reconstruire les partages entre les savoirs, les pouvoirs, les compétences et les pertinences.

À cette deuxième strate des humanités numériques – plus créative et plus politiquement engagée – il semble judicieux d'en ajouter une troisième, qu'a commencé à esquisser David M. Berry dans un ouvrage collectif publié en 2012¹⁰. Selon lui, nous avons besoin d'*humanités numériques 3.0* qui prendraient pour objet central la question de nos « subjectivités computationnelles » – c'est-à-dire la façon dont des corps humains éduqués au sein de technologies computationnelles mises en réseau sont conduits à se bricoler des subjectivités capables simultanément de fonctionner envers l'extérieur et de faire sens depuis l'intérieur. Si les *humanités numériques 2.0* profitent de la dynamique centrifuge de diffusion des appareils et des méthodes de computation, des *humanités numériques 3.0* pourraient se reconcentrer sur la question de comprendre comment – partout, en tout point du réseau, et à travers tous les domaines d'action – la numérisation en cours de nos relations sociales et de nos activités mentales altère, reconditionne, menace ou favorise nos processus de subjectivation. Il devient impératif de mieux s'orienter au sein des avatars, des mécanismes et des dynamiques de la « computationnalité » – celle qu'opèrent depuis longtemps les humains pour tenter de calculer et de programmer leur être au monde, de même que celle qui nous traverse en provenant de machines pour aboutir à des machines. Bref :

59° Alors que les humanités numériques 1.0 s'efforcent d'inventer et d'appliquer de nouveaux outils numériques permettant de renouveler

notre compréhension de corpus déjà existants, les humanités numériques 2.0 s'efforcent d'utiliser les propriétés connectives du numérique pour pluraliser et redynamiser les interprétations créatives qui font le mérite des humanités, tandis que des humanités numériques 3.0 s'efforcent d'humaniser le numérique, en se préoccupant du sort des subjectivités computationnelles émanant de nos réseaux informatisés.

Ces trois strates n'entretiennent pas entre elles des rapports de succession (chacune se substituant à la précédente, comme le feraient trois « phases »), mais de coexistence bien davantage complémentaire que conflictuelle. Redynamiser les humanités pour nous aider à comprendre les enjeux de la numérisation qui nous traverse tous (qu'on le veuille ou non) appelle au type de travail joyeux, diffus, expérimental et créatif revendiqué par les *humanités numériques 2.0*. Pour l'historien comme pour le littéraire, rien ne peut remplacer le travail pratique de constitution et de balisage d'archives (visuelles, sonores, textuelles) auquel se livrent les *humanités numériques 1.0*, dont émanent les dilemmes concrets qui viennent constamment renouveler les réflexions plus théoriques, en les alimentant de problèmes toujours nouveaux et plus nuancés que les catégorisations abstraites. L'effort de compréhension des enjeux subjectifs de la numérisation peut se nourrir également des travaux philologiques menés au niveau des *humanités numériques 1.0* en profitant de l'exhumation, de l'étude interprétative, de la mise en ligne des œuvres, des documents et des appareillages du passé, qui ont constitué les premières explorations imaginaires ou les premières implémentations pratiques des processus communicationnels et computationnels dont nous vivons actuellement une phase de développement particulièrement spectaculaire.

Un exemple emblématique de ce que les humanités numériques peuvent apporter à nos combats socio-politiques (et non seulement aux études littéraires) est offert par la publication en français de l'ouvrage dirigé par Franco Moretti, *La littérature au laboratoire*. La définition de notions centrales comme celles de genre, de style ou de canon, s'y trouve redynamisée par l'inventivité de procédures mobilisant de grands corpus (allant de quelques dizaines à quelques milliers

10 David M. Berry (dir.), *Understanding Digital Humanities*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012. Sa thèse principale est résumée dans un article traduit en français : « Subjectivités computationnelles », *Multitudes*, n° 59, été 2015, 196-205.

de romans) autour de questionnements évolutifs qui se développent au fil des réponses quantitatives fournies par la puissance de computation. Si l'analyse littéraire a toujours relevé du bricolage, et si le bidouillage reste plus que jamais au cœur des tâtonnements informatiques, l'impératif d'*opérationnalisation* inhérent aux humanités numériques donne à celles-ci une capacité inédite (et merveilleusement ludique) de faire émerger des hypothèses inattendues et des résultats insoupçonnés. En « transformant les concepts en suites d'opérations, lesquelles rendent possible la mesure de toutes sortes d'objets », ces procédures renouvellent sur les textes les étonnements qu'ont dû connaître les savants du XVII^e siècle lorsqu'ils découvrirent, par la grâce du microscope et du télescope, les réalités jusque-là occultes du très-petit ou du très-lointain.

On peut ainsi observer des variations dans la façon dont les chapitres, les romans, les auteurs ou les époques caractérisent le volume sonore des échanges verbaux représentés dans les textes (hurler > dire > chuchoter) (chapitre 4). Ou la différence entre les taux de redondance (donc de prévisibilité des mots) entre le tout-venant de la production littéraire et les chefs d'œuvre élevés à la gloire du statut canonique (chapitre 7). Ou encore des corrélations surprenantes entre certaines structures syntaxiques (antéposition de la proposition subordonnée) et une certaine sémantique des affects (chapitres 2 et 8). Les résultats les moins intéressants sont ceux qui confirment et objectivent quantitativement nos attentes intuitives, les perspectives les plus suggestives étant celles dont émerge un *pattern* (ou une « trame ») énigmatique : « un agencement d'éléments, ou une relation entre eux, plus particulièrement propice à indiquer ou à impliquer un processus causal sous-jacent autre que le hasard¹¹ ». Une collaboration passionnante entre Franco Moretti et Dominique Pestre applique ces opérationnalisations de type littéraire aux *Rapports de la Banque Mondiale* publiés entre 1946 et 2012 (chapitre 5). Cette radiographie sans merci fait émerger, tableau après tableau, toute une série de tendances où se

trouve mise à nu l'évolution parallèle des rhétoriques et des pratiques prônées par le consensus de Washington, qui continue d'agencer par le haut ce marché mondial dont il affirme vouloir garantir la libre organisation spontanée. En un demi-siècle, cette « Banklanguage » a vu monter en puissance non seulement le langage de la finance, le discours du management, de la gouvernance et de l'excellence, mais surtout les nominalisations abstraites (qui essentialisent et substantialisent des processus complexes), les parataxes (qui posent comme associées des réalités souvent hétérogènes), tandis que chutait spectaculairement l'usage des adverbes de temps (qui faisaient descendre les analyses depuis l'empyrée des théories abstraites vers l'histoire concrète des collectivités). Les trois strates des humanités numériques collaborent ici en un geste exemplaire : cette radiographie de la Banklanguage mobilise l'opérationnalisation de la lecture machinique au service d'une inventivité militante, qui retourne la quantification contre ceux qui computationnalisent nos subjectivités selon les dynamiques suicidaires du profit capitaliste.

Érotisation

Une des pages les plus comiques du *Manuscrit trouvé à Saragosse* décrit une scène de séduction dans laquelle le géomètre Vélasquez subit les agaceries de sa « jeune et jolie tante » Antonia, qui s'efforce en vain de le déniaiser. Lorsqu'elle couvre de ses mains les yeux du jeune homme pour l'empêcher de lire ses tables de calcul, au lieu de l'attirer vers les tentations de la chair, cela ne le conduit qu'à imaginer « de décomposer en trois facteurs le nombre dont [il] cherchai[t] le logarithme ». « Le sot homme qu'un géomètre », soupire la jeune tante¹³ – faisant écho à la Zulietta de *Confessions* conseillant à Rousseau, après son fiasco sexuel, d'abandonner les femmes pour étudier les mathématiques. Si la computation a parfois souffert d'une image assez peu sexy dans la littérature du passé, le personnage de Vélasquez témoigne d'un retournement qui, au lieu d'opposer l'amour des chiffres à celui des chairs, les

11 Franco Moretti (dir.), *La littérature au laboratoire*, Paris, Les éditions d'Ithaque, 2016, p. 94.

12 *Ibid.*, p. 272.

13 Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, 47^e journée, Paris, GF, 2008, p. 688.

fait converger vers une perspective qui érotise un chiffre rendu proprement ubiquitaire. Lorsqu'Antonia revient vêtue d'une chemise encore plus légère, son intervention entraîne une jaculation intellectuelle dont naîtra tout le système de pensée du géomètre-philosophe :

– Mon nigaud de neveu, la géométrie ne vous a-t-elle pas appris comment on fait des enfants ?

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde, mais en y réfléchissant je crus comprendre que peut-être elle me demandait une expression générale qui répondît à tous les modes de reproduction employés par la nature depuis le cèdre jusqu'au lichen et depuis la baleine jusqu'aux animalcules microscopiques. [...] Mon imagination s'enflamma subitement. Je crus entrevoir le lieu géométrique de nos idées et de l'action qui en résultait ; en un mot, la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature.¹⁴

Toute l'existence du géomètre (ainsi qu'une bonne partie des travaux technoscientifiques menés depuis son époque à la nôtre) sera consacrée à cette « application du calcul au système entier de la nature ». De même que Porocki tenta de rendre compte de l'histoire humaine et des évolutions géologiques à l'aide de tableaux chronologiques régis par des lois mathématiques, de même son personnage s'efforce-t-il de tout appréhender par la numérisation. La croissance, le commerce, le travail, les passions et, bien entendu, l'amour, tout est affaire de computation, c'est-à-dire de calcul. Mais loin d'être un geste réductionniste mutilant et sacrilège – comme on le perçoit encore majoritairement aujourd'hui, surtout dans les milieux littéraires – cette extension infinie du domaine de la computation est présentée dans le *Manuscrit* comme une expérience d'excitation et de jouissance. Velasquez oublie la pauvre Antonia, mais il entre en chaleur sous l'effet de son imagination enflammée. Il court sur les remparts pour en faire trois fois le tour, tant il est ravi par sa découverte, tandis qu'on le voit ailleurs entrer en extase devant la force et la beauté de ses opérations mathématiques.

Dans une conférence parisienne récente, l'archéologue des media Wolfgang Ernst forgeait avec humour le mot de « numérotique », en

¹⁴ *Ibid.*, p. 689-690.

conflaquant joyeusement nombre et numéro, numérique et érotique. En remettant l'expérientiel et l'affectif au cœur des expérimentations numériques, en posant la question des modes de subjectivation favorisés ou entravés par la computation, les humanités numériques invitent à reconnaître l'affleurement des inquiétudes d'Eros qui reviennent hanter notre rapport aux calculs (et aux machines qui les opèrent). Jeffrey Schnapp et ses complices introduisent un trait de soulignement (« _ ») pour problématiser la nature à la fois *queer* et jouissive de ce qui fait « copule » entre les humanités et le computationnel (*digital humanities*). Au vu de cette copulation apparemment contre-nature, la meilleure traduction de *digital humanities* serait peut-être celle d'*humanités numérotiques* – ne serait-ce que par antiphrase puisque, comme le remarque Cécile Meynard, le travail concret d'entrée des données, de balisage, d'harmonisation, de vérification n'a rien de vraiment « sexy », et relèverait plutôt du pathos que de l'éros¹⁵. Tout cela nous invite à prendre pour terrain d'exercice la copule *queer* et jouissive mise en avant par les *humanités numériques 2.0*, pour repositionner les études littéraires au cœur des problèmes de subjectivations computationnelles articulés par les *humanités numériques 3.0*.

Que veut donc dire cette formule quelque peu sibylline ? La machine universelle de reconfiguration signifiante qu'est le grand roman de Porocki permettra encore une fois de déplier (ex-pliciter) les enjeux de cette proposition. Si Velasquez représente de façon idéaltypique une science géométrisée conduisant à la numérisation intégrale de l'expérience humaine, les personnages d'Uzeda et de Rebecca, présentés comme frère et sœur praticiens de la Cabale, incarnent un rapport au chiffre relevant d'une tradition très différente, où l'interprétation de « la lettre » joue un rôle central. Avant de voir en quoi leurs pratiques de la lettre résonnent avec certains devenir possibles des études littéraires en contexte de numérisation ubiquitaire, relevons que la conclusion du roman met en scène le mariage fécond entre Velasquez-le-scientifique et Rebecca-la-cabaliste. Le destinataire de ce vaste cycle de récits, qui en trouve par hasard le manuscrit dans le

¹⁵ Cécile Meynard, communication personnelle.

champ de bataille de Saragosse, est le petit-fils du mariage de la science numérissante et de l'interprétation lettrée.

Loin de suggérer une incompatibilité de nature entre l'éros et les mathématiques, entre les chaudes jouissances et les froids calculs, entre les désirs subjectifs et les mécanismes automatiques, ce grand roman de formation agence leur copulation joyeuse – pratiquant avec virtuosité une érotisation narrative des problèmes qui fait l'un des grands charmes de l'expérience littéraire¹⁶. Si l'on se rappelle que la tradition cabalistique illustrée par le juif Uzeda est revendiquée par Rebecca – qui s'avèrera être en réalité la fille du grand Scheik des Gomelez, dont le mariage avec Velasquez engendrera un enfant qui épousera à son tour la fille d'Alphonse van Worden, une Fatime dont la dernière page du roman précise qu'elle est « chrétienne au fond du cœur » – on comprendra à quel point ce récit appelle nos humanités à une numérotation créolisée, au sein de laquelle les lois universelles régissant les nombres demandent à être déclinées en une multiplicité d'interprétations littéraires, aussi diversalistes que ludiques, aussi nourries de tradition qu'inventrices d'avenir. Les *humanités numérisées* tombent amoureuses, favorisant d'ailleurs les libertinages à trois plutôt que les copulations strictement binaires, offrant à nos désirs des montages improbables, imprédictibles et souvent quelque peu ridicules, mais dont les aspects de *natural-born cyborg*¹⁷ ne sont qu'une cause supplémentaire d'enjouement.

Humanisation

Les deux personnages de Velasquez et de Rebecca illustrent à merveille deux faces complémentaires du processus de numérisation intégrale de nos existences que nous sommes en train de vivre depuis quelques

¹⁶ Voir Sébastien Charbonnier, *L'érotisme des problèmes. Apprendre à philosopher au risque du désir*, Lyon, ENS éditions, 2014.

¹⁷ Avec ses automatismes comportementaux qui lui valent une réputation de distraction pathologique (partagée avec Potocki lui-même) et avec ses tablettes dont il ne se sépare pas plus que de ses autres organes corporels, Velasquez est un bon exemple de ce que décrit sous ce terme Andy Clark, *Natural-Born Cyborgs: Minds, Technologies and the Future of Human Intelligence*, New York, Oxford UP, 2003.

décennies. En voulant tout réduire à du calculable, le géomètre s'inscrit clairement dans une tradition scientifique réécrite depuis Descartes, Spinoza ou Leibniz sur le mode d'une *mathesis* universelle et automatisable, capable d'analyser, d'explicitier et de recombinaison tout le vivable et tout le pensable selon des procédures de computation. Cette tradition propose une identification du savoir à ce qui est formulable (et donc programmable) selon un langage prétendument dénué d'ambiguïté, tel que l'illustrent aussi bien l'énonciation *more geometrico* de l'*Éthique* spinozienne que la « machine universelle à états discrets » décrite (et réalisée) par Alan Turing quelques siècles plus tard¹⁸, avec dans leur sillage une philosophie analytique et un cognitivisme de plus en plus intimement nourris de neurosciences.

Si Velasquez illustre le savoir abstrait et désintéressé de cet idéal de connaissance, la Cabale figurée par Rebecca et son frère en illustre le merveilleux et terrifiant pouvoir de transformer et d'informer concrètement, et surtout directement, notre réalité matérielle. Contrairement au profane, l'initié de la cabale sait que « dans l'hébreu, chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule éprouvante qui bien prononcée avec toutes les aspirations, les accents convenables, pourrait abîmer les monts et dessécher les fleuves » [Potocki, 1810, 179]. Le numérique relève bien d'un savoir (d'une capacité d'analyse et d'explicitation), mais il s'articule à un pouvoir d'implémentation qui se traduit automatiquement en opérations effectives. Lorsque Lawrence Lessig affirme que *code is law*, il impute à la loi une force d'exécution immédiate qui court-circuite tout travail d'interprétation. Nos *computers* répondent aux lois de la physique électrique bien avant de se soumettre (ou non) aux lois de nos systèmes juridiques. Comme l'avait bien souligné Michel de Certeau, même si, depuis les premières lois gravées sur le marbre de la Mésopotamie, l'écriture a toujours été porteuse d'un pouvoir d'inscription de projets administratifs dans les corps et les pratiques des agents sociaux, le code et sa lecture par des « machines universelles à états

¹⁸ Alan Turing, *La machine de Turing* (1936), de Jean-Yves Girard (éd.), trad. par J. Basch et P. Blanchard, Paris Seuil, 1995.

discrets» indique le passage d'un seuil, à partir duquel «le système scripturaire marche automobilement; il devient auto-mobile et technocratique; il mue les sujets qui en avaient la maîtrise en exécutants de la machine à écrire qui les ordonne et les utilise. Société informatique¹⁹.» Les formules (parfois épouvantables) programmées dans nos ordinateurs font déjà voler nos avions, circuler nos flux d'électricité, diffuser les images et les discours qui nous informent de l'état du monde – avec pour résultats, ici ou là, d'abîmer des monts et d'assécher des fleuves.

La force littéraire du travail romanesque de Potocki tient tout-fois à ce qu'il parvient à figurer simultanément cette puissance proprement surnaturelle de l'emprise du chiffre sur le monde et le déficit proprement pathétique dont cette emprise affecte nos expériences humaines. En effet, il fait de Velasquez un personnage à la fois profondément sympathique et parfaitement ridicule : l'une de ses premières apparitions le voit tomber dans une rivière (qu'il n'a pas vue tant il était distrait par la profondeur de ses calculs), être sauvé de la noyade par le vaillant Alphonse van Worden, que le géomètre, au lieu de le remercier, croit lui-même avoir sorti de l'eau et qu'il blâme pour sa distraction. Ce qui apparaît comme un signe de folie est mis en scène comme inhérent à une pensée strictement computationnelle : dans un monde entièrement fait d'équations et d'algorithmes, il n'y a que des x et des y , c'est-à-dire des «inconnues» et des règles générales, qui excluent tout accès à la singularité comme telle. La formule x a sauté y est, du point de vue de la logique computationnelle, parfaitement indifférente au fait que x s'appelle Velasquez et y , van Worden, ou l'inverse. En s'identifiant à la computation, le personnage du géomètre ne peut qu'abdiquer toute prétention à l'état de *sujet* humain (singulier) – ou plutôt, parce qu'il est bel et bien humain après tout, il ne peut se subjectiver que comme un fou, inoffensif mais ridicule.

De même Rebecca fait-elle de son mieux pour s'initier aux mystères de la Cabale qu'essaient de lui inculquer son père et son frère, mais

loin d'en tirer un pouvoir réel d'action sur son environnement, elle n'y trouve que des apories amoureuses et des déconforts imaginaires. Traduire les affects en chiffres et les lettres en nombres ne suffit à constituer aucun vrai savoir ni aucun vrai pouvoir. Le moment crucial, subjectivant, incontournable pour donner *sens* à la computation, est celui de l'actualisation comme *application* (x = Alphonse van Worden; y = Pèdre Velasquez). Et la science purement numérisée du géomètre et la Cabale de la fausse juive témoignent de leur incomplétude dans le roman de Potocki. Le scientifique termine l'exposition de son (admirable) système de matérialisme vitaliste en affirmant la nécessité de l'ancrer dans une évocation de la religion et d'une forme de supériorité divine. Il reconnaît que ses analyses butent sur le besoin de recourir à des détectives (ici, maintenant, moi, vous) pour «indiquer» des réalités qu'il ne saurait «concevoir» ni «exprimer» (l'infini, le tout, Dieu, le chiffre «trois contenu dans l'unité»). Les codes les plus puissants ne sont et ne font rien sans un geste humain d'application de leurs opérations à des cas concrets. Il n'est guère étonnant que cette nécessité d'application entraîne en retour un ultime besoin de recourir au geste interprétatif : le Très-Haut «pouvait en lettres de feu graver sa loi dans la nuit étoilée. [Il] ne l'a point fait : il a recélé dans les anciens mystères les dogmes d'une religion plus parfaite, comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager vos neveux» [Potocki, 1810, 748].

C'est ce même geste d'interprétation que met en valeur le discours tenu sur la Cabale, malgré les apparences d'une force immanente à des lettres qu'il suffirait de convertir en chiffres pour leur conférer un pouvoir d'exécution immédiat de transformation du réel. «Nous rions de la présomption de ceux qui imaginent que pour lire il suffit de l'organe matériel de la vue», dit Rebecca [Potocki, 1810, 179]. Des machines automatiques peuvent bien «lire» des instructions et des données et, lorsqu'elles ont été efficacement programmées, en tirer des exécutions immédiates. Comme on l'a vu tout au long de cet ouvrage, les humains – dans les salles de classes littéraires, mais bien au-delà – ne se contentent pas de lire, au sens étroit de reconnaître des caractères : les textes ne font véritablement sens pour eux que dans la mesure où

19 Michel de Certeau, «L'économie scripturaire» in *L'invention du quotidien 1. Arts de faire* (1980), Paris, Gallimard, 1990, p. 201.

ils s'efforcent aussi de les interpréter et de les actualiser (de les « appliquer » à leur circonstance présente).

Alan Turing avait parfaitement raison de rendre éminemment problématique la différence entre les « machines universelles à états discrets » et nos intelligences humaines. Les études littéraire peuvent apporter au moins trois réponses à ce problème plus actuel que jamais. La première consiste à souligner la différence entre « l'information », que trient et combinent ces machines avec une efficacité inimaginable, et la « signification » qu'en tirent nos corps humains sensibles au plaisir et à la douleur, en tant qu'ils sont socialisés parmi d'autres corps sensibles partageant des pratiques et des représentations nourries d'un langage commun. Trouver du sens dans des informations, comme on a déjà eu l'occasion de le voir, c'est les interpréter dans la perspective de pertinences et de pratiques orientées au sein d'un champ de possibles tendus entre les pôles de la souffrance et de la gratification.

Les informations qui circulent à travers nos réseaux numériques ne sont que des paquets d'électricité qui, quoiqu'agencés par des pratiques humaines, ne sont véritablement humanisés que par rapport aux pertinences qui leur donnent signification. Derrière les critiques les mieux inspirées du transhumanisme, qui lui reprochent sa négligence des phénomènes d'*embodiment* (incarnation, corporéité), c'est cette différence essentielle entre information électrique et signification humaine (forcément sociale) qui fait surface²⁰. Sans préjuger de leurs développements à venir, nos machines actuelles se contentent d'être traversées par des pertinences qui leur viennent de nos sensorialités humaines. Si les études littéraires ont un rôle à jouer dans la façon dont nous négocions la pénétration des technologies numériques dans les différents champs de nos vies sociales, c'est précisément dans la mesure où – comme espèrent l'avoir démontré les chapitres précédents – elles placent la question de l'interprétation (signification, pertinence) des informations par des corps sensibles et sociaux au cœur de leurs interrogations et de leurs pratiques.

²⁰ Voir sur ce point N. Katherine Hayles, *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature and Informatics*, Chicago, University of Chicago Press, 1999 et Mark B.N. Hansen, *New Philosophy for New Media*, MIT Press, 2004.

C'est bien ainsi qu'il faut comprendre l'appel à une troisième strate des *humanités numériques* centrée sur les questions de subjectivations computationnelles. À quelles conditions pouvons-nous singulariser sous forme de subjectivités (non-inhumaines) les flux d'informations (images, sons, discours, savoirs, demandes) qui nous traversent au fil des computations électriques agencant nos réseaux ? À l'aide de quels principes d'orientation pouvons-nous y trouver un sens (non-inhumain) apte à nourrir et soutenir nos capacités d'action ? Comment faire de nos interactions avec nos machines computationnelles toujours plus puissantes et toujours plus pénétrantes des vecteurs d'humanisation plutôt que de déshumanisation ? La numérotisation de nos rapports sociaux et de nos subjectivités est en train de se faire, que cela nous plaise ou non. Autant ne pas la laisser se faire *pour nous par* d'autres. Autant aider les humanités à prendre la parole pour aider le numérique à s'humaniser.

60° Si nous avons besoin des *humanités numériques*, c'est pour humaniser la numérisation en cours de nos processus sociaux et mentaux, de façon à ce qu'elle bénéficie des dynamiques de subjectivation (d'ouverture attentionnelle, de recul critique et surtout de singularisation) développées par les humanités en général, et par les études littéraires en particulier.

Préhensions

En plus d'explorer et d'habiter ce qui fait la différence entre information et signification, les études littéraires peuvent apporter une deuxième réponse aux questions de subjectivations computationnelles en réinterprétant systématiquement la rhétorique des *données* dans un vocabulaire qui souligne leur caractère de *prises*. La construction du sens, comme on l'a vu à partir de la fable pédagogique de Stanley Fish, comporte toujours une dimension projective qui s'empare de certaines propriétés du texte pour les ériger comme significatives. Ce qui est

donné par l'œuvre ne suffit jamais à rendre compte de ce qui en est fait. Toute compréhension est d'abord une préhension²¹.

Cette leçon littéraire mérite d'être généralisée à de larges pans du monde numérique, de façon à déniaiser les discours de gratuité qui en occultent souvent les ressorts plus profonds – ou plus exactement de façon à préciser les limites (ainsi que les mérites réels) de sa générosité. Oui, sous de nombreux aspects, la toile se tisse journellement de dons gratuits et généreux d'internautes qui l'alimentent d'un contenu merveilleusement riche, sans autre espoir de récompense qu'un peu de notre précieuse attention. Et oui, c'est de tout ce travail gratuit que se nourrit notre intelligence collective, à une échelle inouïe auparavant. Rien de cela n'empêche que l'internet soit également devenu, à l'ère de la souveraineté des plateformes – GAFA (Google, Amazon, Facebook, Apple) et NATU (Netflix, Airbnb, Tesla, Uber) – un vaste champ de prises et d'emprises. Nul ne saurait y prendre des données sans simultanément donner prise à des entreprises de capture sur les traces qui s'y inscrivent largement à notre insu²². Nous vivons bien la transformation d'un internet des sujets à un internet des objets, tant il est vrai que tout ce que nous y faisons tend à objectifier nos subjectivités pour les soumettre à des calculs de profits et de normalisations.

Ici encore, en pratiquant réflexivement la construction du sens sur ces objets particuliers que sont les textes littéraires, et en concevant leur actualisation au sein de nos expériences de subjectivation, les études littéraires nous équipent de compétences particulièrement précieuses pour ne pas se laisser prendre (trop) naïvement dans les jeux retors de ces entre-prises numériques. Dès lors que, pour un interprète littéraire dûment formé, rien ne va de soi dans le donné d'un texte,

21 Il est sans doute symptomatique que cette notion de préhension, empruntée à la philosophie d'Alfred North Whitehead, se trouve aujourd'hui au cœur des analyses du numérique proposées par Brian Massumi, Luciana Parisi, Steven Shavro ou Mark B.N. Hansen.

22 Pour de bonnes introductions à ces questions, voir Dominique Boullier, *Sociologie du numérique*, Paris, Armand Colin, 2016 et Dominique Cardon, *À quoi rêvent les algorithmes ?*, Paris, Seuil, 2015, ainsi que le dossier réuni dans le n° 54 de la revue *Multitudes* (« Luttes de classes sur le web »). En anglais : Benjamin Bratton, *The Stack. On Software and Sovereignty*, Cambridge (MA), MIT Press, 2016.

c'est la notion même de « donnée » qui se vide de sa fausse évidence. Tout résulte de prises – qu'il s'agisse des prises passées dont sont issues les données présentes ou des préhensions qu'opère l'interprète pour comprendre les données qu'il a sous les yeux. Dans tous les cas, loin de s'offrir spontanément aux usages qui les prennent pour objets, les données résultent de certaines pertinences, de certaines pratiques et de certains intérêts nécessairement intéressés – pertinences, pratiques et intérêts dont les interprétations littéraires, qu'elles soient historicistes ou actualisantes, s'efforcent justement de rendre compte.

Non moins que la question éthico-politique de savoir « comment ne pas s'y laisser prendre ? », c'est à la question pédagogique de savoir « comment (s'y) prendre ? » qu'aident à répondre les études littéraires pour tenter de dépasser le désarroi où nous plonge souvent l'ubiquité du numérique. Le type d'exercice interprétatif pratiqué dans une classe de littérature apparaît en effet comme le complément idéal – et nécessaire – aux activités de recherche opérées sur internet, ainsi qu'aux sollicitations, notifications et autres propositions qui nous en arrivent quotidiennement. Partons d'une citation de Michael Wheeler pour formuler le problème que rencontrent aujourd'hui les éducateurs qui renoncent à suivre la politique de l'autruche envers le numérique ubiquitaire :

Quand des apprenants s'attendent à ce que l'information soit accessible de façon aisée et fiable de la part d'un support externe (tel qu'Internet), ils sont davantage susceptibles de se rappeler où trouver l'information que les détails de l'information elle-même. Un tel profil cognitif paraît entièrement adéquat pour un monde dans lequel la capacité à trouver en temps réel les bonnes informations en réseau (non seulement des faits, mais de quoi résoudre les problèmes) peut être considérée comme plus importante que la capacité de retenir ces informations dans sa mémoire organique. Dans un tel monde, qui est bien notre monde, le cerveau apparaît comme un lieu de plasticité adaptative, un système contrôlant les compétences et capacités incarnées qui rendent possible la

mobilitation temporaire de certaines technologies au sein des scénarios visant à résoudre certains problèmes²³.

L'avènement du numérique tend à décanter, purifier et distiller le statut de l'enseignant, en le délivrant des scories qui alourdissaient et encombraient jadis sa tâche. Et cet enseignant de l'ère computationnelle se rapproche de plus en plus du praticien de l'interprétation actualisante en classe de littérature. Son travail principal consiste désormais moins à « transmettre des connaissances » (Wikipedia, les MOOCs, les manuels, les tutoriels et les immenses banques de données accessibles en ligne depuis n'importe quel smartphone tiennent ces connaissances à notre disposition) qu'à « éduquer l'attention²⁴ » nécessaire à savoir où, comment et grâce à qui accéder à ce dont nous avons vraiment besoin pour résoudre le problème auquel nous nous trouvons confrontés. C'est *l'art de la bonne préhension* que doivent désormais communiquer les enseignants. Cet art s'enseigne moins par la théorie ou par des prescriptions de méthode qu'à travers le partage et l'imitation de gestes de recherche. L'actualisation du sens d'un texte par l'exercice d'une pratique interprétative collective fournit le modèle réduit de ce qu'est appelé à devenir le geste enseignant : l'actualisation ponctuelle, aussi efficace, réfléchie et bien informée que possible, du savoir collectif mis à notre disposition par nos réseaux de communication. À l'espace restreint du texte se substitue l'infinie richesse de la toile, mais le problème de base est le même : comment diriger notre attention vers ce qui sera le mieux à même d'enrichir le sens de notre vie ? Comment (com)prendre les données de façon à en tirer une signification capable de mieux configurer nos choix d'existence ? Et plus cruciallement encore : comment concevoir mon geste de recherche de façon à ce que j'y trouve quelque chose de plus riche pour ma singu-

23 Michael Wheeler, « Thinking Beyond the Brain: Educating and Building from the Standpoint of Extended Cognition », in Matteo Pasquinelli (éd.), *Alleys of Your Mind. Augmented Intelligence and Its Traumas*, Lüneburg, Meson Press, 2015, p. 97 (ma traduction).

24 Tim Ingold, « From the Transmission of Representations to the Education of Attention » in Harvey Whitehouse (éd.), *The Debated Mind: Evolutionary Psychology versus Ethnography*, New York, Berg, 2001, p. 113-153.

larité que ce vers quoi me dirigent des algorithmes régis par la loi des grands nombres ? Les questions de vérité et de fidélité évoquées au chapitre précédent réapparaissent ici sous le problème très concret de la fiabilité des sources dont je tire mes données. Ce problème n'est nullement propre à l'internet, même si celui-ci l'exacerbe en abaissant le seuil de censure et de vérification de ce qui se trouve publié. Non moins qu'apprendre à reconnaître ce qui mérite de faire autorité parmi tout ce que peuvent me ramener les filets de mon moteur de recherche, la formation littéraire devrait également entraîner à conjuguer les différents modes de lecture proposés par les différents media à travers lesquels passent aujourd'hui les discours. Loin d'être mutuellement exclusifs et contradictoires, la saisie sérendipitaire de citations collectées par papillonnage sur des sites web et la plongée patiente dans la lecture suivie d'un imprimé de plusieurs centaines de pages doivent être défendues comme complémentaires, et également indispensables à un véritable geste de recherche. Toutes deux requièrent leur entraînement propre, chacune offrant un mode de préhension irréductible à l'autre, et irremplaçable.

À trois siècles de distance, on retrouve ainsi le sens que les penseurs des Lumières accordaient à l'expression « avoir de la littérature » : non pas tant aimer lire ou créer de belles fictions ou de jolis vers, mais savoir se repérer dans un monde de discours autorisés et de références canoniques (à l'époque, gréco-latines), c'est-à-dire, plus généralement, savoir mobiliser un stock de connaissances utiles pour contribuer de façon pertinente aux débats en cours. Que peut donc signifier « avoir de la littérature » à l'heure où quelques fractions de seconde font apparaître des dizaines de citations (latines ou autres) par la seule grâce des moteurs de recherche ? Comme le remarque David M. Berry, il s'agit moins désormais d'un « sujet à la Humboldt, rempli de culture et d'une certaine conception de la rationalité » que d'une « *subjectivité computationnelle* qui saurait où retrouver de la culture au fur et à mesure qu'elle en aurait besoin, en conjonction avec les autres subjectivités computationnelles disponibles à ce moment précis – participant ensemble d'une subjectivité culturelle en temps réel et à flux tendus peut-être, nourrie

de réflexions et de visualisations connectées et computationnellement assistées »²⁵.

61° Les études littéraires offrent un terrain privilégié d'apprentissage d'un art de la préhension appelé à jouer un rôle central dans le développement de nos subjectivités computationnelles, art de la recherche équipée et partagée, dont les défis principaux sont de savoir solliciter une multiplicité de supports différents et de savoir conjuguer des modalités attentionnelles apparemment opposées.

Un tel art de la préhension résonne intimement avec l'étymologie de la computation. Contrairement à *cogitare*, qui désigne la puissance logique de la pensée, *putare* met plutôt l'accent sur sa dimension d'évaluation et de croyance : *com-putare*, c'est rassembler, sélectionner et calculer afin d'adopter une croyance – autrement dit, computer, c'est *collecter au sein d'une estimation*, bien davantage qu'aligner au sein d'un enchaînement propositionnel. Les lectures actualisantes sont donc « computationnelles », indépendamment même de leur appui sur des appareillages numériques, dans la mesure où tout leur mouvement repose sur l'estimation d'une valeur actuelle d'un texte apparemment coupé de notre réalité présente, que ce soit parce qu'il appartient au monde possible de la fiction, parce qu'il nous vient d'un passé révolu ou d'une culture lointaine. Raviver de l'information morte ou référentiellement impertinente en déchiffrant ses lettres de façon à en tirer une signification inédite, capable de transformer nos évaluations et nos croyances – voilà sans doute un geste exemplaire de la copule qui réinjecte de l'humanité dans le numérique.

Erratisation

Outre l'élaboration de « l'information » en « signification » et le retournement du vocabulaire des « données » en pratiques réflexives de la « prise », il est un troisième point sur lequel notre immersion dans le numérique ubiquitaire pourrait bénéficier des enseignements littéraires. L'évolution qui nous a fait passer de l'internet libertaire de la fin

des années 1990 aux plateformes souveraines des années 2010 a été marquée par le retournement d'une logique du *pull*, laissant chacun(e) aller chercher librement ce qui lui plaisait où cela lui plaisait, à une logique du *push* nous soumettant à un flux constant de notifications et de sollicitations de plus en plus efficacement ciblées. Le perfectionnement des algorithmes chargés d'apparier les appâts numériques à nos besoins subjectifs, redoublé par un accroissement inouï des capacités de computation, permet désormais aux grandes entreprises du web (GAFA et NATU) de connaître, d'anticiper et de susciter nos désirs avant que nous n'en ayons conscience nous-mêmes. Nos subjectivités menacent d'être « computationnées », au sens où elles seraient commandées à distance à partir des bases de données et des algorithmes que les plateformes computationnelles depuis leurs énormes fermes de serveurs.

Le danger principal du numérique ne vient pas du numérique lui-même, mais des types de pressions sous lesquelles s'opère son déploiement. Sa merveilleuse puissance de computation repose sur la rapidité avec laquelle des influx électriques parviennent à circuler au sein de microprocesseurs comme au sein de câbles intercontinentaux. De plus en plus, selon une dynamique qui, bien en-deçà du numérique, remonte à l'industrialisation initiée dès le XVIII^e siècle, le passage par un système nerveux humain apparaît comme une cause de ralentissement coûteux et comme une source de problèmes difficiles à contrôler. Il s'ensuit une double tendance, elle aussi multiséculaire, qui pousse, d'un côté, à court-circuiter toute intervention humaine pour confier les tâches à une automatisation intégrale et, d'un autre côté, à n'intégrer les subjectivités humaines dans les processus de production et de communication qu'au sein de tâches étroitement circonscrites et parcellées, tâches que l'on prépare ainsi à une automatisation future. Bien davantage que les développements technologiques eux-mêmes, ce sont les pressions productivistes exacerbées par le capitalisme néolibéral qui tendent à enfermer nos comportements dans des schémas de stimulus-réponse calculés de façon à assurer des économies d'échelle et des maximisations de profits.

²⁵ David M. Berry, « Subjectivités computationnelles », *op. cit.*, p. 200.

De même que le numérique ubiquitaire tend à décanter la fonction de l'enseignant pour en faire un performeur et un agencéur de gestes de recherche partagés, de même ce processus d'automatisation décanterait-il la véritable spécificité du travail humain pour le concentrer sur les moments d'imprédictibilité, d'incalculabilité, d'improgrammabilité des processus productifs. Pour reprendre les termes de Michael Wheeler cités plus haut, nous avons besoin de « la plasticité adaptative du cerveau humain » pour assurer « la mobilisation temporaire de certaines technologies au sein des scénarios visant à résoudre certains problèmes », là où la complexité, la subtilité, « l'humanité » de la tâche dépassent les capacités de computation ou d'intervention des machines – bref là où il s'agit d'inventer une solution, et non simplement d'appliquer un protocole pré-rédigé.

On retrouve ici un thème qui a servi de basse continue à l'ensemble de cet ouvrage : que nous apprennent les études littéraires, revisitées dans la perspective des interprétations actualisantes, sinon à singulariser la signification d'un texte de façon à l'adapter aux besoins de sens propres à la circonstance (historique, ethnologique, sociale, relationnelle, psychologique) tout à fait particulière à ses récepteurs ? On est bien là dans le travail d'invention et d'ajustement sur mesure propre à l'artisan, très loin des formats standards programmés par l'automatisation. Tel texte, choisi par tel enseignant, lu au sein de tel collectif d'étudiants, considéré au moment où résonne tel buzz médiatique, sera interprété d'une façon différente que si l'un de ces paramètres avait été différent. Ce travail collectif contribuera à la subjectivation de chacune de ses parties prenantes, individuelle et collective, dans la mesure où apparaîtront des possibilités de sens, des nuances, des problèmes qui n'auraient pas émergé sans sa participation. Bref, comme l'ont déjà souligné les chapitres précédents, rien n'est plus opposé à la standardisation industrielle que la pratique collective de l'interprétation actualisante.

Or ces effets de singularisation sont précisément ce que parviennent désormais à réaliser nos appareillages de computation algorithmique. Les GAFA et les NATU commencent à savoir calculer très précisément si tel livre ou tel film, à l'heure de tel buzz médiatique,

sera capable d'attirer l'attention de tel consommateur, dont le profil fait apparaître telle série de paramètres. Autrement dit : grâce à la puissance du traitement automatisé des *big data*, les algorithmes sont devenus les champions d'une lecture actualisante qui ajuste en temps réel nos profils – et leurs profits ! – aux évolutions multidimensionnelles de nos environnements médiatiques, cognitifs et affectifs. S'il y avait des revenus à en tirer, les plateformes auraient déjà inventé une « application » – terme particulièrement adéquat du fait de ses usages passés au sein des pratiques herméneutiques – capable d'anticiper ce que tel lecteur, issu de telle origine sociale, appartenant à telle génération, exposé à tels produits culturels, sera statistiquement conduit à voir, lire, comprendre, projeter dans tel fragment de texte.

D'où un nouveau défi qui, ici aussi, aide à préciser la nature et l'intérêt du geste d'actualisation pratiqué par les études littéraires :

62° *La puissance de subjectivation propre à la lecture actualisante appelle l'interprète à relancer sa curiosité au-delà des données fournies spontanément à son attention sur la base de son profil statistique, et à cultiver un erratisme qui prenne le contre-pied des réactions attendues de ce profil.*

Se revendiquer de l'erratisme pour promouvoir les lectures actualisantes confirmera sans doute les pires griefs de ceux qui les suspectent d'imposture : après s'être réclamé de l'anachronisme, voilà qu'on glorifie l'erreur ! Cette fuite en avant dans la provocation vise pourtant à répondre à un reproche parfaitement justifié adressé à la première édition de cet ouvrage. Reprenons toutefois les choses d'un peu plus haut...

Errare humanum est : l'expression est généralement utilisée pour confesser une erreur, attribuable à la faillibilité des entreprises et des capacités humaines, trop humaines. Le moment est peut-être venu d'en retourner la portée : et si c'était le propre des humains que d'errer ? Il arrive certes aux autres animaux de rater telle ou telle opération : après avoir mal calculé sa trajectoire de saut sur une comode, et après avoir percuté un bibelot qui s'est fracassé dans sa chute, ma chatte a visiblement l'air embarrassée, se retirant discrètement la queue basse loin de

ma vue. Il arrive également aux machines de tomber en panne ou de présenter des *glitch*, comme lorsqu'une zone de mon écran d'ordinateur se bloque sur un fragment d'image, ou lorsqu'un mauvais contact dans mon système audio ajoute des distorsions à la musique que j'y passe. Il est toutefois un erratisme interprétatif qui ne saurait se réduire ni à une erreur, ni à une panne, ni à un *glitch* : ce mouvement sort certes du droit chemin, de celui qui était attendu *a priori*, mais pour faire un détour, un écart, une errance dont il ramène quelque chose d'autant plus précieux, justement, qu'il était inattendu et, dans l'état actuel de nos appareils, imprédictible, improgrammable.

Cette errance d'une ligne qui « se promène » (Paul Klee), qui « goes out for a walk » (Tim Ingold²⁶), s'illustre avec le geste fameux revendiqué par Roland Barthes de « lire en levant la tête », lorsque le cours de la lecture s'interrompt pour ouvrir la porte à l'afflux d'idées, d'excitations, d'associations suscitées par le texte²⁷. Ce geste d'errance est constitutif des interprétations actualisantes, qui lèvent les yeux du livre (venu du passé ou du lointain) pour mettre en rapport ce qu'on lit sur la page avec un *espace autre* – lequel peut bien entendu être ce qu'on observe dans notre environnement présent, mais aussi ce qu'on grapple d'une autre lecture, d'un souvenir de film, d'une discussion entre amis, ou encore ce qu'on va activement documenter par une enquête d'érudition. Au sein de la pratique qu'Umberto Eco nous a aidés à spécifier comme étant celle de « l'interprétation » (distincte de la simple « utilisation » d'un texte), ce geste d'errance est toutefois nécessairement suivi d'un *geste de retour*, qui s'astreint à retrouver dans le texte lui-même (*intentio operis*) les confirmations des idées, excitations, associations qu'on se sera aventuré à projeter sur lui.

La finalité de ce double geste d'errance et de retour est d'introduire de l'altérité non seulement dans la lecture du texte, mais bien davantage encore dans mes catégorisations des réalités qui m'entourent. C'est avant tout loin de mes propres chemins et parcours habituels de lecture et de pensée que le travail littéraire m'invite à errer. À ce titre – comme

²⁶ Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles, 2011, p. 98.

²⁷ Roland Barthes, « Écrire la lecture » (1970) in *Œuvres Complètes*, Paris, Seuil, 2002, vol. III, p. 602.

l'ont déjà suggéré les chapitres précédents, mais comme il convient peut-être de le répéter plus explicitement – une lecture historiciste peut avoir autant ou davantage de valeur émancipatrice qu'une lecture actualisante, dès lors qu'elle aide l'interprète à se décoller de son profil de comportement habituel, en lui faisant apparaître une autre façon (historiquement révolue, mais pour ce lecteur, nouvelle) d'aborder un problème ou de construire une signification. À l'heure où le traitement algorithmique des *big data*, agencé par les plateformes sous l'emprise de la compétition pour le profit capitaliste, tend à enfermer nos comportements à venir dans l'inertie des traces laissées par nos comportements passés, l'erratisme prend la forme d'un *appel à démentir ses propres traces*. Un tel appel, à la frontière de l'éthologie et de l'éthique, peut s'incarner de manières très diverses. Il peut chercher à ouvrir des zones de suspension de mes réactions automatiques, de façon à instaurer du jeu et des opportunités de bifurcation entre les stimuli qui parviennent à mes sens et les réponses qui émanent de mon corps (Henri Bergson, Gilles Deleuze). Il peut identifier cette suspension à un travail de l'attention, qui s'efforce de neutraliser ses projections ou de retarder ses catégorisations spontanées, pour s'exposer à l'altérité des propriétés de l'objet considéré (Jean-Marie Schaeffer, Natalie Depraz). Il peut pousser à concevoir la tâche principale des institutions d'éducation, en régime de numérisation ubiquitaire, comme consistant à aiguïser, raffiner, défier la curiosité des étudiants, de façon à les faire systématiquement excéder les attentes implicites des notifications attirées par leurs profils statistiques : au sein de réseaux de subjectivités « connectées et computationnellement assistées », dont les curiosités sont calculées et les demandes satisfaites par avance, le véritable défi consiste à se rendre ingérablement *curieux*, non seulement au sens d'« avide de savoirs inattendus », mais aussi au sens de « bizarroïde » et d'« inclassable ».

On le voit, l'erratique excède radicalement l'erroné, auquel tend à le réduire une approche fixiste du savoir. Le défi auquel nous confronte le computationnel est de reconnaître certains moments de « fêlure » sans les réduire à de la *faillure* (échecs, ratés, erreurs), mais d'y repérer des brèches, des interstices par où accéder à d'autres formes de pensée. Ici encore, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* offre une représentation

particulièrement suggestive des propriétés de l'erratique. Alphonse van Worden, Pèdre Velasquez et leurs divers hôtes de la secte des Gomelez passent deux mois à errer apparemment sans but, tournant en rond dans la Sierra Morena alors même que le narrateur avait pour projet original de répondre à l'ordre du Roi d'aller se présenter « à Madrid par le chemin le plus court » [Potocki, 1810, 61]. Tous ensemble, à divers titres, trouvent dans cet espace marginal et interstitiel l'occasion d'un détour, d'un écart, d'un retard, au sein duquel s'invente, par un enchevêtrement de stratégies hétérogènes, une zone d'autonomie forcément temporaire, échappant localement à la surveillance des États grâce à une dynamique de mouvements erratiques (et d'un peu de corruption bien tempérée). Ce lieu de suspension, tramé pendant soixante-et-un jours de narrations et d'interprétations entrecroisées, figure bien l'espace de réflexion littéraire pour laquelle Hélène Merlin-Kajman a récemment revendiqué le statut de ZAD²⁸ – de Zone à Défendre contre les pressions financières du capitalisme néolibéral, lequel en fait effectivement une Zone à Détruire sous le prétexte d'y voir une Zone d'Aménagement Différé.

En apprenant à cultiver l'erratique, les études littéraires offrent aux cultures numériques un puissant contrepoison pour neutraliser les myopies maximisatrices d'un despotisme néolibéral qui nous pousse sur le chemin le plus court vers l'effondrement social et écologique. Si estimer (*putare*), c'est toujours estimer-ensemble (*com-putare*), c'est aussi toujours un peu estimer-différemment, erratiquement, pour sortir des chemins trop directs et trop bien battus et pour maintenir une pluralité de systèmes de valeurs²⁹. Le défi des subjectivités computationnelles est de penser-avec-et-différemment de nos profils statistiques, de nos traces numériques, des autres humains, des autres animaux, des autres organismes, des autres machines – en tissant des relations qui nous subjectivent, à travers les élans de l'abstraction aussi bien qu'à travers le soin des attachements qui nous lient à des milieux faits d'autres que nous.

28 Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016.

29 C'est ce qu'essaie de faire depuis plusieurs années l'École erratique que fait vivre ici ou là François Deck, au fil des opportunités singulières, en marge de tout financement institutionnel.

Loin de conduire à une opposition simpliste entre les mauvaises machines automatisantes et les bonnes consciences humanisantes, des *humanités numériques* préoccupées de nos subjectivités computationnelles devraient suivre l'invitation de penseurs comme Pierre-Damien Huyghe, Luciana Parisi ou Anthony Masure³⁰, pour aller chercher dans les appareils eux-mêmes de quoi alimenter une *erre* numérique que l'on ne saurait abandonner aux pauvres imaginations humaines. Les études littéraires, telles que les promet cet ouvrage, nous apportent l'expérience de machines textuelles qui pensent toujours plus riche-ment que ne sauraient le faire nos bien faibles subjectivités, toujours trop promptes à projeter leurs petits fantasmes répétitifs, leurs clichés réducteurs et leurs inerties idéologiques sur les traits saillants d'une œuvre dont elles méconnaissent les richesses profondes. D'où :

63° Les études littéraires peuvent apporter une contribution précieuse à l'erre numérique en suscitant dans les machines elles-mêmes (textuelles, informationnelles et computationnelles) la production d'écarts, de décalages, de glitch, de bruit, de polysémie, de métaphores et d'incomputable capables de faire dérailler ponctuellement la reproduction automatique des boucles stimulus-réponse, telles que les referment sur elles-mêmes à la fois la circulation de l'électricité en régime néolibéral et l'inertie des imaginaires.

Dès 2002, Christophe Bruno implantait de la poésie dans Google AdWords, s'en attirant une censure dont il tirait une réflexion expérimentale fondatrice de l'analyse du « capitalisme sémantique » (ou « capitalisme linguistique³¹ »). En complétant nos mots dans la barre de recherche avant que nous ayons fini de formuler les questions que

30 Voir par exemple Pierre-Damien Huyghe, *À quoi tient le design*, Saint-Vincent de Mercuze, De l'incidence, 2014 ; Luciana Parisi, « La raison instrumentale, le capitalisme algorithmique et l'incomputable », *Multitudes*, 62, printemps 2016, p. 98-111 ; Anthony Masure, « Subjectivités computationnelles et consciences appareillées », *Multitudes*, 62, printemps 2016, p. 87-97.

31 Christophe Bruno, « The Google AdWords Happening » [en ligne, url : <http://www.iterature.com/adwords/>, consulté le 11 décembre 2016] ; voir aussi <http://www.christophebruno.com> [consulté le 11 décembre 2016] ; Frédéric Kaplan, « Quand les mots valent de l'or », *Le Monde diplomatique*, novembre 2011.

nous posons à l'internet, les GAFA numérisent et algorithmisent nos subjectivités depuis l'intérieur même des processus circulaires qui nous font percevoir le monde (économie de l'attention) et qui nous aident à y repérer et marquer notre place (économie de l'expression). Ces processus circulaires orbitent autour de la problématique qui a été au cœur de cet ouvrage, celle de l'interprétation et de ses dynamiques. Au lieu de limiter l'apport du numérique à aider les humanités à faire leur (ancien) travail plus rapidement, plus efficacement, plus accessiblement (*humanités numériques 1.0*), il convient d'explorer les possibilités qu'offre le numérique pour redimensionner le domaine des humanités, les re-socialiser et les re-politiser (*humanités numériques 2.0*), mais il convient surtout de comprendre que c'est le déploiement du numérique lui-même qui débouche inévitablement sur des questions que les humanités se trouvent être les mieux placées pour éclairer – pour autant qu'elles ne s'affairent pas à regarder ailleurs! – des questions de subjectivation computationnelle, d'écologies de l'attention et de l'expression (*humanités numériques 3.0*).

C'est bien au niveau de la copulation déstabilisante et imprévisible – cyborg – entre les humanités et le numérique, entre subjectivités humaines et computations machiniques, que se jouent non seulement les devenirs des études de lettres, mais ceux de nos modes de pensée, de nos manières de collaborer et de nos formes de vie. Dans la conjoncture actuelle du numérique ubiquitaire, pour être en mesure de rendre attrayant le jeu de l'interprétation, les études littéraires doivent apprendre simultanément à *numérotiser* la construction réflexive du sens et à *numériser* la production des savoirs.